

Regard sur Rorty

Dany Lavigne, *Université Laval*

À supposer que cela aussi ne soit qu'une interprétation — et vous vous empresserez de me l'objecter n'est-ce pas ? — eh bien ! tant mieux.

Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*

Introduction

La philosophie a toujours eu ses moutons noirs. Il y a eu les sophistes dans la Grèce antique. Depuis la caricature qu'en a fait Platon, qui oserait prendre ces derniers au sérieux ? Tout bon étudiant en philosophie sait que les Gorgias, Protagoras et compagnie étaient payés pour leur enseignement *et donc* ne pouvaient pas avoir de nobles intentions intellectuelles. Que ce n'est pas l'homme qui est la mesure de toutes choses, mais Socrate ! D'ailleurs, la preuve irréfutable que le sophiste ne peut être un philosophe digne de ce nom — et le dictionnaire est là pour en témoigner — c'est que le sophiste est quelqu'un qui dit des *sophismes* !

Il y a eu l'étiquette de « sophiste » et il y a maintenant celle de « pragmatiste » qui ne donne guère plus de crédibilité que la première, du moins aux yeux des philosophes continentaux ! Alors quand on sait que Richard Rorty est un pragmatiste, cela ne donne pas vraiment envie d'aller voir ce qu'il a à dire. C'est ainsi que ce mouton noir moderne — Américain par surcroît ! — est souvent balayé du revers de la main sans trop d'examen. Parce que tout le monde sait qu'avec le pragmatisme, on tombe dans les conséquences pratiques, l'efficacité et, pis encore, le relativisme !

Ce texte s'adresse aux philosophes qui n'ont pas peur de s'aventurer vers de nouveaux horizons. Je me propose d'y explorer deux aspects fondamentaux de la pensée de Rorty : l'anti-essentialisme et la redescription. Pour ce faire, je me baserai sur ses ouvrages *L'espoir au lieu du savoir* et *Contingence, ironie et solidarité*.

L'anti-essentialisme

En 1837, Ralph Waldo Emerson prononçait une déclaration d'indépendance intellectuelle des Américains¹, qui n'étaient alors selon lui que les perroquets de la pensée d'autrui, c'est-à-dire de l'Idéalisme européen. Le pragmatisme a été une des réponses à cet appel. Depuis ses débuts, ce courant de pensée ne cesse de vouloir proposer une doctrine qui sortirait la philosophie de ses interminables débats métaphysiques. C'est ainsi que Rorty commence *L'espoir au lieu du savoir*, en invitant à penser aux pragmatistes comme à « des gens qui disent que la distinction entre passé et futur peut se substituer à toutes les vieilles distinctions philosophiques, à celles que les Derridiens appellent "les oppositions binaires de la métaphysique occidentale"². » Cette perspective implique donc que l'on cesse de penser le monde d'après les dualités « réalité-apparence », « conditionné-inconditionné », « absolu-relatif », etc.

Contrairement à la plupart des philosophes, les pragmatistes ne se définissent pas comme des chercheurs de vérité. À l'idée de « vérités à découvrir », de « vérités qui se cachent derrière les apparences », Rorty substitue celle de « croyances à justifier ». Le processus de justification se fait, non par rapport à un tribunal de la Raison, mais relativement à un certain public, selon le principe d'utilité. Mais alors que chez les utilitaristes comme Mill, l'utilité se mesurait en fonction de l'accroissement du plaisir et de la diminution de la douleur, les pragmatistes se font plus vagues. Est utile ce qui permet de créer un futur meilleur. Meilleur selon quel critère ? À cela, Rorty admet que les pragmatistes n'ont pas de réponse précise :

Ils n'ont pas de réponse plus précise que n'en avaient les premiers mammifères pour spécifier sous quels aspects ils étaient meilleurs que les dinosaures en voie d'extinction. Les pragmatistes sont tout juste capables d'avancer des réponses aussi vagues que celles-ci : ce qui est meilleur est meilleur dans la mesure où cela contient davantage de ce que nous considérons comme bon et avantageux et dans la mesure où cela contient moins de ce que nous considérons comme mauvais et dangereux³.

J'entends déjà cette réplique parmi les plus populaires en philosophie : « Ah ! mais là on tombe dans le relativisme ! », à laquelle Rorty répond en précisant que même s'il n'y a pas de vérités absolues, on ne peut pas dire « n'importe quoi », puisque « la croyance humaine ne peut être détachée de l'environnement non humain » ou, pour rappeler un mot de Davidson, que « nous ne pourrions jamais être plus arbitraires que le monde ne nous permet de l'être⁴. » Pour les pragmatistes, c'est le contexte social dans lequel elle naît et dans lequel elle est interprétée qui donne son sens et ses balises à une pensée. D'où l'inutilité du sceau de l'absolu.

Rorty insiste sur le fait que le pragmatisme est ce qu'il appelle un « anti-essentialisme ». Dans cette perspective, l'entreprise philosophique ne consiste pas en une recherche de l'essence des choses, mais plutôt des relations qu'une chose a avec le reste de son environnement. Les anti-essentialistes abolissent donc la distinction métaphysique entre « intrinsèque » et « extrinsèque », en ce sens que, pour eux, il n'y a pas une caractéristique qui soit plus *essentielle* qu'une autre dans l'étude d'un objet. Afin de démontrer son point, Rorty prend pour exemple le nombre 17 :

Demandez-vous quelle est l'essence du nombre 17 — ce qu'il est *en soi*, en dehors de toute relation avec les autres nombres. Ce que nous recherchons, c'est une description de 17 qui soit différente, en genre, des descriptions suivantes : moins que 22 ; plus que 8 ; la somme de 6 et 11 ; la racine carrée de 289 ; le carré de 4,123105 ; la différence entre 1678922 et 1678905. Ce qui est agaçant dans toutes ces descriptions, c'est qu'il n'y en a pas une qui semble plus proche du nombre 17 que les autres. Tout aussi agaçant, on pourrait proposer un nombre infini d'autres descriptions de 17, toutes également « accidentelles » et « extrinsèques ». Aucune de ces descriptions, semble-t-il, ne nous donne la moindre idée de ce que pourrait bien être la dix-sept-éité intrinsèque de 17 — le caractère unique qui en fait le nombre même qu'il est. Il est clair, en effet, que si nous choisissons telle de ces descriptions plutôt que telle autre, c'est en fonction du but que nous poursuivons — du cas particulier qui nous a amené, au départ, à penser au nombre 17⁵.

L'auteur invite ensuite à transposer cette démonstration à tout autre objet de la connaissance. Il est aussi vain de chercher la dix-sept-été de 17 que la « tabléité » de la table, par exemple ! Ainsi, malgré son statut de grand philosophe, tout ce que Platon peut dire au sujet de cette dernière, ce sont ses propriétés, c'est-à-dire ses relations. Et quand il argumente que la table que je vois en ce moment est une copie de l'Idée de la table, cela ne nous révèle rien de plus sur sa nature intrinsèque que de dire qu'elle est marron ou constituée d'atomes.

Voilà ce qu'il faut entendre lorsqu'on dit qu'il n'y a pas d'absolu pour le pragmatisme. « Absolu » signifie ici « isolé du reste ». Or comment parler de quelque chose qui est isolé de tout ? C'est absurde ! Toute connaissance (ou toute croyance) doit s'inscrire dans un langage et dès qu'il y a langage, il y a relation. Pour reprendre les termes de Rorty : « Un nom n'a de sens que dans le contexte d'une phrase, et ce n'est qu'en tant que terme d'une relation qu'un objet devient objet de la connaissance⁶. » Cette doctrine semble d'ailleurs en étroite parenté avec le perspectivisme de Nietzsche. On peut fort bien interpréter dans un sens anti-essentialiste cette affirmation tirée de l'aphorisme 374 du *Gai savoir* : « Il nous est impossible de voir au-delà de l'angle de notre regard⁷. » Qu'est-ce qu'affirme le philosophe allemand ici, si ce n'est que toute notre connaissance — qui est interprétative — doit nécessairement être *reliée* à une perspective, à une perspective qui est d'abord et avant tout humaine ?

C'est donc maintenant au tour de la distinction métaphysique entre « relatif » et « absolu » de tomber. Bien sûr, il y a très certainement une forme de relativisme qui demeure avec l'anti-essentialisme. Mais ce relativisme ne doit pas être entendu au sens traditionnel de « tout se vaut ». Admettre la relativité des choses, cela revient simplement à dire qu'« il n'y a que des relations, partout, tout au long de votre route et dans toutes les directions⁸. » Ainsi, afin d'éviter toute ambiguïté, peut-être conviendrait-il mieux de remplacer le terme « relativisme » par celui-ci que Rorty emploie pour catégoriser des penseurs comme William James, John Dewey et Michel Foucault : « pan-relationnalisme ».

La redescription

Les anti-essentialistes, il va de soi, refusent de parler d'une essence humaine. Ils soutiennent que la notion d'humanité est ouverte. Cependant, ils ne peuvent nier que les hommes ont un « côté unique », que Rorty décrit ainsi :

[Les hommes] ont noué, avec les autres objets, un réseau de relations qu'aucun objet n'a noué avec les autres. Plus précisément, nous admettons que les êtres humains normaux, adultes, sociabilisés et éduqués comme il convient, se tiennent au centre d'un réseau unique de relations. Ces êtres humains sont capables de langage, et donc capables de décrire les choses : autant que nous le sachions, rien d'autre n'est capable de décrire les choses⁹.

Les pragmatistes souscrivent à la proposition de l'existentialisme sartrien, selon laquelle les êtres humains sont ce qu'ils font. Pour eux, l'homme est un projet, un projet « flou mais prometteur ». Un projet « d'autocréation ». Or, pour se réaliser, l'être humain doit faire plus que décrire les choses : il doit les décrire dans ses propres termes, c'est-à-dire les « re-décrire ». Cela ne signifie pas que chaque individu doive s'enfermer dans sa bulle avec son dialecte, comme le veut une interprétation fallacieuse de Rorty. Nul n'est besoin d'inventer des mots nouveaux pour redécrire. On peut très bien se contenter de donner un sens nouveau, plus personnalisé à ceux existant, de manière à mieux appréhender notre monde. Et c'est en proposant de nouvelles redescriptions, des redescriptions meilleures (c'est-à-dire plus utiles), que l'humanité progresse. En somme, si décrire est le propre de tous les êtres de langage, redécrire n'est le propre que des *créateurs*.

Rorty nous invite à considérer tout domaine dans lequel il y a création à partir du langage comme de la poésie. C'est en ce sens qu'il affirme que tous les grands philosophes et les grands scientifiques sont des poètes et que « les écrits de tous les hommes doués pour la poésie, de tous les esprits originaux qui ont eu un talent pour la redescription — Pythagore, Platon, Milton, Newton, Goethe, Kant, Kierkegaard, Baudelaire, Darwin et Freud — sont du blé à

moudre dans le même moulin dialectique¹⁰. » Si la philosophie garde un certain caractère spécifique ici, ce n'est qu'en tant que genre littéraire particulier. Adieu, amour de la sagesse !...

Comme le philosophe est un poète, il convient de définir son activité de manière plus « poétique », en disant qu'il s'exprime, non avec des concepts, mais des métaphores ! C'est ainsi qu'en vertu de leur conception respective de la vérité, les anti-essentialistes utilisent des métaphores du « faire » et les essentialistes des métaphores du « trouver ». Quant à eux, les raisonnements logiques deviennent ni plus ni moins que « d'utiles artifices d'exposition » !

Avec Rorty, la philosophie devient en quelque sorte une perpétuelle guerre de vocabulaire. Les philosophes proposent de nouveaux vocabulaires en espérant que ceux-ci remplaceront les anciens : « Je suis d'accord avec Dewey pour dire que la fonction de la philosophie est de médiatiser de vieilles façons de parler, développées pour remplir des tâches antérieures, avec de nouvelles façons de parler, développées en réponse à de nouvelles exigences¹¹. » Dans cette optique, l'innovation des grands poètes tels Platon ou Kant se résume donc à un changement dans les pratiques linguistiques. En outre, le caractère mouvant de la philosophie fait en sorte que les philosophes ne devraient jamais être tout à fait capables de se prendre au sérieux, « toujours conscients que les termes dans lesquels ils se décrivent sont sujets au changement, toujours conscients de la contingence et de la fragilité de leurs vocabulaires finaux et donc de leur moi¹². »

Puisque Rorty encourage l'autocréation de soi par la redescription, il est donc logique qu'il s'adonne lui-même à cet exercice. Malheureusement, le résultat laisse parfois un peu à désirer... C'est le cas notamment dans les chapitres IV et V de *Contingence, ironie et solidarité*, dans lesquels l'auteur propose de redécrire les philosophes en les classant dans deux catégories opposées : l'ironiste et le métaphysicien. Des philosophes comme Hegel, Nietzsche et Heidegger deviennent alors des *théoriciens ironistes* (une sous-catégorie de l'ironiste), ce qui nous amène à la conclusion pour le moins douteuse que ces penseurs seraient, entre autres, « anti-métaphysiques »... Bref, l'exercice auquel s'adonne Rorty ici s'apparente

davantage à un simple étiquetage des philosophes, qui fait abstraction d'un pan important de leur pensée. L'auteur ne parvient donc vraisemblablement pas à répondre à son propre critère d'utilité.

Enfin, Rorty insiste sur le fait que chaque philosophe, en tant qu'être humain aspirant à s'autocréer, est porteur d'un projet qui lui est propre. Nous sommes tous poussés vers la philosophie pour des raisons différentes, selon des besoins différents. On peut s'inscrire en philosophie à l'université dans l'intention de découvrir la Vérité, de devenir de grands spécialistes ou de grands professeurs, d'approfondir notre réflexion sur certains sujets, etc. Il est donc normal que les projets philosophiques soient parfois incompatibles et qu'ils puissent parfois changer de sorte que « le sartrien devient parfois spinoziste, l'athée, catholique, l'anti-essentialiste, essentialiste, et vice versa¹³. » Et comme chaque philosophe est porteur d'un projet qui lui est propre, ce n'est qu'en plongeant dans sa perspective, dans son vocabulaire, que l'on pourra ensuite, si besoin est, le redécrire dans le nôtre.

Conclusion

Mon espoir, à ce point du texte, est d'être parvenu à démontrer deux choses. Premièrement que le pragmatisme est plus que l'étiquette péjorative à laquelle on l'associe si souvent. Deuxièmement qu'avant d'être un pragmatiste, Richard Rorty est... Richard Rorty ! Un auteur bien de notre temps qui a une pensée originale et rafraîchissante. Un auteur qui propose de faire un pont entre la philosophie continentale et la philosophie analytique, et également entre le passé et l'avenir. En effet, même s'il donne parfois l'impression de tourner le dos à la tradition philosophique, je ne pense pas que le philosophe américain rejette bêtement tout ce qui s'est fait avant lui. Si c'était le cas, il ne continuerait certainement pas à lire avec intérêt des philosophes comme Platon, Aristote, Kant, Hegel, Nietzsche et Heidegger. Et il n'en parlerait tout simplement pas dans ses écrits. Cependant, pour Rorty, l'étude de ces grands penseurs ne doit pas être une fin en elle-même, mais doit être réactualisée, afin que les philosophes ne se contentent pas de penser le monde d'hier, mais également celui d'aujourd'hui et de demain.

L'anti-essentialisme et la redescription s'inscrivent dans cet esprit de repenser la philosophie de façon constructive. L'anti-essentialisme nous permet de sortir de certains dualismes stériles en philosophie, dont le pire à mon avis est celui opposant ce qui serait relatif à ce qui serait absolu. De la façon dont on présente généralement le relativisme et l'absolutisme, le choix entre ces deux notions revient à un choix entre deux culs-de-sac : entre « l'absence de discussion possible » et « la foi en des abstractions ». Si on peut questionner l'idée de remplacer des catégories au cœur de notre tradition philosophique (d'ailleurs, Rorty lui-même continue à les utiliser dans ses ouvrages), le pragmatisme met toutefois en évidence la nécessité de mieux les définir afin d'éviter de tourner en rond.

Enfin, en nous encourageant à nous redécrire nous-mêmes et à redécrire notre univers, Rorty s'inscrit dans la même lignée que Nietzsche qui nous invitait à faire de notre vie une œuvre d'art. Et il nous rappelle que le philosophe est d'abord et avant tout un créateur.

-
1. Voir Emerson, *L'intellectuel américain*.
 2. Richard Rorty, *L'espoir au lieu du savoir – Introduction au pragmatisme*, trad. de C. Cowan et J. Poulain, Paris, Albin Michel, 1995, pp. 13-14.
 3. *Ibid.*, p. 25.
 4. *Ibid.*, p. 34.
 5. *Ibid.*, p. 67.
 6. *Ibid.*, pp. 74-75.
 7. Nietzsche, *Le gai savoir*, Œuvres complètes, p. 245.
 8. Richard Rorty, *L'espoir au lieu du savoir*, p. 69.
 9. *Ibid.*, pp. 86-87.
 10. *Id.*, *Contingence, ironie et solidarité*, trad. de P.-E. Dauzat, Paris, Armand Colin, 1993, p. 114.
 11. *Id.*, *L'espoir au lieu du savoir*, p. 91.
 12. *Id.*, *Contingence, ironie et solidarité*, p. 112.
 13. *Id.*, *L'espoir au lieu du savoir*, p. 85.